

Gaby Etchebarne

Sur les pas des disparus d'Argentine (1976-1983)



Préface de Gabi Mouesca

KARTHALA

Collection Signes des temps

dirigée par Robert Dumont

Qui se préoccupera du sort de deux « défroquées » ? Telle fut la réponse des militaires argentins à ceux qui craignaient la réaction des amies de Cathy et Léonie – deux anciennes religieuses françaises engagées au côté des plus démunis –, après leur arrestation et leur disparition, sous la dictature du général Videla en 1977.

Leurs tortionnaires se sont trompés car, plus de trente ans après, ici comme en Amérique latine, leur mémoire resurgit encore. Cathy et Léonie font partie des trente mille disparus d'Argentine. Leur seul crime a été de défendre les plus pauvres, de vivre au milieu d'eux, comme eux. Guidées par la foi, elles sont allées au bout de leur engagement.

L'auteur(e) de ce livre a vécu et travaillé avec elles pendant plusieurs années. En compagnie de la cinéaste basque Audrey Hoc, créatrice du documentaire en forme de DVD qui accompagne cet ouvrage, elle a voulu retrouver les traces de leurs pas, parcourir les quartiers où elles ont partagé la vie des défavorisés, les lieux où elles ont souffert des horreurs de l'arrestation, de la prison et de la torture, avant d'être jetées, vivantes, dans l'immensité de l'océan.

En période de crise, beaucoup de gens réclament encore une « main de fer », qui serait seule capable de redresser un pays en difficulté. Combien faudra-t-il de dictateurs, combien de milliers de victimes, pour que nous renoncions enfin à cette illusion terrifiante ? Heureusement, Cathy et Léonie sont là, toujours vivantes, qui nous montrent le chemin, car l'amour ne meurt pas.

SUR LES PAS DES DISPARUS D'ARGENTINE
(1976-1983)

KARTHALA sur internet :
www.karthala.com

© DVD en fin du livre
Traits d'union 2015

© Photo de couverture
Archives des Sœurs des Missions étrangères

Cette photo n'est pas très bonne car elle est le résultat d'un montage réalisé par les militaires tortionnaires d'Alice Domon (à gauche sur la photo) et de Léonie Duquet (à droite). Qui plus est, elle ne nous est arrivée que sur la page d'un journal. Elle est pourtant lourde de sens et révélatrice des méthodes employées par leurs bourreaux.

En effet, ce montage a rapproché à l'évidence deux photos différentes des deux sœurs qui n'ont pu se rencontrer en leur lieu de séquestration durant les très brefs jours de leur détention avant d'être jetées à la mer du haut d'un hélicoptère. De plus, la comparaison avec les photos qui les représentent avant leur séquestration – voir le DVD en fin de livre –, manifeste en quel état les militaires les ont mises après quatre ou cinq jours de tortures.

Enfin, de la même façon que ces « faussaires » ont dicté à Alice Domon, déjà droguée, une lettre adressée à Mgr Guyot, évêque de Toulouse – (voir le *fac simile* pages 87-88) dans laquelle elle se disait « prisonnière par un groupe dissident du gouvernement actuel de G. Videla » –, ils ont voulu en donner une preuve qui n'a trompé personne en collant leurs photos sous une bande donnant le nom de Montoneros et le cachet de ce mouvement révolutionnaire.

© Éditions KARTHALA, 2016
(Première édition papier, 2015)
ISBN : 978-2-8111-1334-6

Gaby Etchebarne

**Sur les pas
des disparus d'Argentine
(1976-1983)**

Préface de Gabi Mouesca

**Éditions KARTHALA
22-24, boulevard Arago
75013 PARIS**

DU MÊME AUTEUR

Je marche à leurs côtés, éditions Les Passés simples, Toulouse, 2002, (épuisé).

Paroles de bergers, éditions Les Passés simples, Toulouse, et éditions Elkar, Bayonne, 2005 (Livre sur l'émigration basque).

Paroles d'amatxi, éditions Elkar, Bayonne, 2007 (5^e édition 2012) (*Des grands mères racontent leur Pays basque*).

Les chemins de l'exil, éditions Empreinte, Toulouse, 2009 (*Histoires d'immigrés en région toulousaine*).

D'ici et d'ailleurs, éditions Elkar, Bayonne, 2010 (*Paroles d'immigrés au Pays basque*).

Hitza hitz, Paroles de Basques, éditions Elkar, Bayonne, 2012. (*Hitza hitz est très utilisé au Pays basque où pendant longtemps tous les contrats étaient oraux, littéralement : la parole est parole*).

Remerciements chaleureux
à Robert Dumont sans qui
ce livre n'aurait pas existé.

Merci à Marthe, ma sœur « libanaise »,
et à mon amie Cathy Mayor
pour leurs précieux conseils.

Gaby Etchebarne



Préface

Les pages qui suivent ne sont pas le récit d'un voyage comme un autre. Gaby Etchebarne nous invite à la suivre dans un passé récent qui glace le sang. Dans l'Argentine de Videla¹. Dans un pays où la torture et l'assassinat étaient des usages quotidiens, à l'encontre de tous ceux et celles qui refusaient – ou étaient soupçonnés de refuser – l'ordre injuste, la barbarie pensée et appliquée par un régime de sanguinaires portant uniforme.

Gaby Etchebarne nous invite à l'accompagner sur les pas de deux femmes – deux sœurs dans son cœur – au destin tragique. Alice Domon et Léonie Duquet, deux femmes corps et âmes liés au peuple des souffrants, des gens de peu. Deux femmes dont la vie consacrée au service des plus faibles, des plus petits d'entre les petits, vaudra réquisitoire d'accusation, condamnation, interpellation, torture et disparition.

Au fil des pages et des rencontres, cet ouvrage nous plonge dans la mécanique mortifiante de ceux qui ne voyaient dans le peuple qu'un obstacle à leur sinistre dessein idéologique liberticide. La visite terrifiante de l'École supérieure mécanique de la Marine, ses sous-sols qui résonnent des cris des suppliciés, la mémoire encore douloureuse à l'évocation du cruel capitaine Astiz, « l'Ange blond », le rappel de l'inimaginable avec le

1. Général Jorge Rafael Videla [1925-2013], auteur du coup d'État du 24 mars 1976 : dictateur jusqu'au 28 mars 1981. Lui et ses successeurs feront régner la terreur jusqu'au 10 décembre 1983, fin de la dictature militaire.

Curé complice du sadisme... sont autant d'éléments qui, au détour des pages écrites par Gaby Etchebarne, nous renvoient à un passé récent marqué du sceau de la sauvagerie.

Mais ce voyage n'est pas mortifère. Au-delà des faits, de leur incommensurable violence, vous restent au fond du cœur une comptine douce, un air léger et heureux, une ode à l'amour et à la fraternité. Alice et Léonie ne sont pas mortes des violences subies des mains de tortionnaires et de la noyade dans les eaux profondes de l'océan. Elles sont là, toujours vivantes dans la mémoire collective du peuple et sur les murs où leurs noms restent inscrits. Cet ouvrage en témoigne avec force.

Alice et Léonie n'avaient que leur humanité à offrir. Elles l'ont fait sans compter, jusqu'à en mourir. Gaby Etchebarne, dans son récit de pèlerinage, partage leurs convictions et leurs souvenirs, et nous rappelle la maxime à ne pas oublier : « Celui qui oublie l'Histoire est condamné à la revivre ». En effet, depuis la dictature militaire de Videla, elles ont été des milliers de par le monde à périr sous le joug de la folie meurtrière de militaires ou d'hommes pour lesquels les fils et filles du peuple ne sont qu'obstacle à leur soif de pouvoir. Demain, ici comme ailleurs, tout peut recommencer...

Gabi Mouesca²

2. Ancien président de l'Observatoire International des Prisons (OIP), aujourd'hui en charge d'une structure aidant à la réinsertion des prisonniers politiques basques.

AVANT-PROPOS DE L'ÉDITEUR

Ce livre est publié en même temps que celui sur les enlèvements, les séquestrations et les tortures, y compris sexuelles, de presque un millier de femmes uruguayennes¹. C'est dire que les mœurs des dictatures étaient les mêmes de chaque côté du Rio de la Plata qui sert de frontière entre l'Argentine et l'Uruguay ; sans parler des autres pays du cône Sud de l'Amérique. Pourtant ces deux livres sont différents dans leur construction et leur style : d'où l'importance de leur complémentarité.

*
* *

Le livre de Gaby Etchebarne est issu d'un impérieux besoin de mémoire personnelle : ne pas disparaître soi-même sans avoir fait un « pèlerinage » lui permettant de rejoindre ses deux amies très chères, Alice Domon (Cathy en religion) et Léonie Duquet², précisément « enlevées, séquestrées et torturées » avant d'être assassinées par noyade, après avoir été jetées d'un hélicoptère dans le Rio de la Plata en décembre 1977. Gaby ressentait ce besoin très vif de revisiter les lieux que « ses sœurs par le cœur » (voir plus loin le paragraphe sur leur statut

1. Robert Dumont (éd.), *Femmes uruguayennes enlevées, séquestrées, torturées*, Karthala, coll. *Signes des Temps*, 2015.

2. Alice Domon est née à Charquemont ; Léonie Duquet est née à Longermaison : deux villages du Doubs, à trente kilomètres l'un de l'autre.

dans leur congrégation) avaient parcourus durant la dernière semaine de leur vie. Deux « sœurs de cœur » parmi combien de milliers d'autres, femmes ou hommes, jeunes femmes parfois enceintes dont les enfants à peine nés leur étaient retirés pour être donnés à des familles de militaires ou d'amis en compensation de leur stérilité. Ou encore des « Mères de la Place de Mai » qui ont subi le même parcours pour avoir manifesté leur quête d'un enfant ou d'un petit enfant disparus dans les mêmes conditions.

À ce titre, la première partie du livre est constituée par le récit de ce pèlerinage, au vrai et double sens du terme : découverte physique, géographique, des lieux qui furent ceux de ces tortures et de mise à mort ; mais aussi au sens de « faire mémoire », de rendre vivante au plus profond de soi la présence d'Alice et de Léonie.

« Faire mémoire dangereuse » dit Jean-Baptiste Metz : à savoir, à travers cette marche physique, faire une démarche intérieure qui permette un véritable travail de deuil grâce auquel le passé n'occulte plus le présent mais le rend possible dans une responsabilité renouvelée. C'est d'ailleurs pourquoi à la visite des lieux mêmes de la séquestration, des tortures et de l'assassinat, Gaby a ajouté dans son récit des retours en arrière en visitant des lieux – en une sorte de feedback dirait un psychologue – où elles avaient vécu, où elles avaient inscrit toutes les trois – les deux « disparues » et Gaby –, leur vie, leur enfouissement au cœur d'une humanité la plus démunie, y compris chez les trisomiques. C'est pourquoi cette première partie doit être lue avec beaucoup de respect, pour ne pas dire d'émotion, dans la mesure où la mémoire de la mort représente comme la « signature de ce que fut la vie ».

La force de l'itinéraire intérieur de l'auteur, qui se révèle au fil de son périple physique, est étonnamment renforcée par le remarquable DVD qui figure en fin de l'ouvrage. Son auteur, Audrey Hoc, cinéaste de métier, avait accompagné Gaby dans son pèlerinage afin de mettre en image ce que Gaby retrouvait après des années d'absence d'Argentine. Paroles et images sont ainsi données comme en miroir, chacune trouvant réciproquement sa pleine force dans l'autre.

*
* *

Mais pour être sûr que cette mémoire ne soit pas uniquement celle de deux femmes, et pour ne pas en rester au choc affectif que sa lecture peut provoquer, Gaby a voulu ajouter, à sa propre écriture, une série de textes – dont certains très officiels – mis en annexes. Ils viennent corroborer son propre témoignage et rappeler que cette manière de faire de la part des dictatures militaires d'Amérique latine n'était pas un épiphénomène, mais la mise en œuvre d'une décision consciemment appliquée, scientifiquement pratiquée : avec, au passage, la démonstration que, à son origine, ce type de comportement était le fruit d'un enseignement donné, à nouveau hélas, par des officiers français.

Cela a pris une telle ampleur que son dépassement suppose un travail de réappropriation de ce passé tragique par le peuple argentin tout entier : travail de deuil personnel et collectif ; retour du peuple sur soi-même, condition pour éviter que cela puisse se reproduire à l'avenir. Question posée avec lucidité et une certaine anxiété tellement cela n'est pas gagné d'avance, voir à ce sujet, le chapitre 8, page 105 : « La tentation de l'homme à la poigne de fer ».

À ce sujet, reconnaissons que les hommes politiques d'Argentine ont permis d'ouvrir le champ de ce travail qui devrait concerner tout citoyen du pays, donnant à la justice les moyens de mettre en procès les principaux acteurs de ces pratiques et de les condamner, pour certains, à la prison à vie. En décidant aussi la création de quasi-musée, tant de l'Ecole de Mécanique de la Marine (ESMA) que de l'espace où des corps ont été retrouvés, rejetés par la mer, dont celui de Léonie Duquet, l'une des deux « sœurs » de Gaby. Cela me paraît d'autant plus important d'être souligné que le livre sur « Les femmes uruguayennes... » témoigne, lui, que contrairement à ce qui s'est passé, difficilement, mais réellement depuis la fin de la dictature en Argentine, sur l'autre rive du Rio de la Plata les gouvernements successifs de l'Uruguay ont constamment protégé les militaires responsables des mêmes ignominies, faisant voter des lois d'amnistie appelées « lois d'impunité ». Le DVD joint à ce second livre dévoile le déni systématique de tous les Uruguayen(nes)s interviewé(e)s.

Autant dire que les trois pôles constitutifs ici présentés – l'écriture de Gaby Etchebarne, le film qui accompagne son « pèlerinage », et l'ensemble des Annexes – font que l'on dépasse la seule dimension « Mémoire » pour rejoindre à sa manière celle d'« Histoire ». C'est la raison pour laquelle les Éditions Karthala sont fières de le publier.

*
* *

Mais il faut ajouter encore des précisions au sujet des documents mis en annexe. Alice et Léonie, aussi bien que Gaby, sont parties en Argentine « envoyées en mission » par la congrégation dont elles faisaient partie : les sœurs des Missions étrangères. Fondées en 1931, à la fois par un prêtre des Missions étrangères de Paris (les MEP) – d'où la dénomination de la nouvelle fondation –, et par une femme d'Argentine – d'où l'envoi d'un certain nombre de sœurs dans ce pays d'Amérique latine –, le plus grand nombre d'entre elles partaient en Asie, tout comme les prêtres des MEP, ce pourquoi ils avaient été fondés au milieu du XVII^e siècle.

Lors d'un chapitre général (Assemblée) en 1975 et après plusieurs années de réflexion, un certain nombre de sœurs demandèrent à la congrégation de reconnaître, pour celles qui en sentiraient la nécessité, le droit de vivre la mission en épousant le style de vie du peuple au sein duquel elles s'inséreraient. Il s'agissait de gagner sa vie grâce à un travail salarié parmi les plus pauvres, et de vivre dans le même habitat.

C'était précisément ce à quoi Alice et Léonie étaient déjà progressivement arrivées³. Pour elles deux et une bonne dizaine d'autres de leurs sœurs, cela paraissait représenter les conditions évidentes de l'insertion pour vivre la mission « avec » et

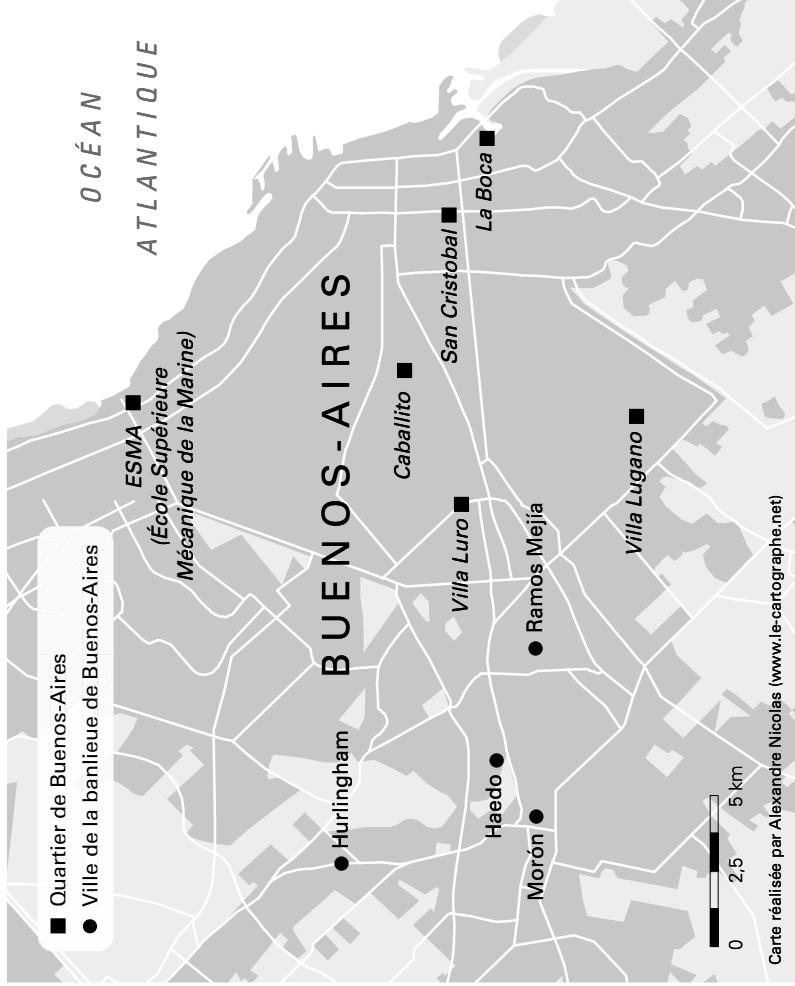
3. Cf. ch. 4 p. 39, *La cabane de Cathy et Montsé* : « J'avais visité leur cahute de tôle et de planches lors d'un séjour en Argentine, à l'époque où, dans notre institut missionnaire, nous avions essayé de nous "mettre à jour" selon Vatican II, concile voulu par le pape Jean XXIII, qui demandait aux membres de l'Église – entre autres directives – d'être pauvres parmi les pauvres [...]. Leur baraque de bois de 2 mètres 70 sur 3 mètres [...] », etc.

non en surplomb par rapport aux autochtones. L'Assemblée de 1975 ne les a pas suivies sur cette voie. Aussi bien, la fidélité à leur manière de vivre l'Évangile déjà expérimentée les a conduites à quitter le statut canonique de religieuses afin de conserver la liberté de leur fidélité intérieure au peuple, « à la suite de Jésus et de l'Évangile », selon une formule retenue ailleurs. C'est dire aussi que n'étant plus religieuses institutionnellement, elles continuaient d'en vivre intensément l'esprit d'attachement à Jésus et aux plus pauvres de l'humanité.

Or, cette distinction a provoqué une double ambiguïté. D'une part, pour tous ceux qui les connaissaient, elles restaient celles qu'elles étaient depuis leur arrivée en Argentine, à savoir de vraies sœurs selon le cœur – au point d'être « l'une d'entre eux » – par leur manière d'être « avec eux » et pas seulement « au milieu d'eux ». Tandis que d'autre part, cette distinction canonique de religieuses, ou pas, était trop subtile pour les militaires tortionnaires. Les sachant « ex-claustrées » comme on dit, ils pensaient pouvoir accomplir leurs basses œuvres sans que cela provoque de vagues. Ils ont pris cependant très rapidement la mesure de leur erreur qui fit regretter aux instances politiques de les avoir enlevées. Notons pourtant que cela ne les a pas empêchés d'assassiner nombre de prêtres et d'évêques !

Reconnaissons alors que les appeler « sœurs » dans plusieurs annexes n'est pas respecter leur décision d'avoir quitté leur congrégation en 1975 et d'être revenues à l'état civil. Mais c'est en même temps reconnaître ce qu'elles étaient restées au plus profond d'elles-mêmes : les « sœurs de cœur » des plus pauvres du pays qu'elles avaient adopté comme le leur.

Robert Dumont



Introduction

Décembre 1977

7 heures du matin. La sonnerie du téléphone retentit dans notre petit appartement de Bagatelle, à Toulouse. Cela faisait deux ans que je vivais dans ce quartier. En effet, nous avions été plusieurs à quitter l'Institut des sœurs des Missions étrangères, après une assemblée mouvementée, suite au concile Vatican II. Nous avions néanmoins conservé des relations amicales avec nombre de compagnes qui avaient choisi de continuer à travailler selon l'esprit du Concile, sans rompre leur appartenance à l'institution. Parmi elles, Thérèse, une ancienne d'Argentine, infirmière chez Renault à Boulogne-Billancourt. Et ce matin, c'était elle qui nous appelait de Paris : « Il s'est passé quelque chose de terrible : Cathy et Léonie ont été arrêtées par les militaires... On ne sait trop ce qu'elles sont devenues... »

J'avais vécu et travaillé avec ces deux femmes en Argentine, dans la ville de Morón (banlieue de Buenos Aires) de 1962 à 1968. Me voilà atterrée par la nouvelle de leur disparition. Nous avons suivi de près les événements cruels qui frappaient ce pays depuis le coup d'État militaire de mars 1976 qui avait porté au pouvoir le général Jorge Videla, de sinistre mémoire.

Lors de mon séjour de six années à Morón, il arrivait que toutes les radios se mettent à diffuser uniquement de la musique classique : nous savions tous que cette passion musicale annon-

çait un coup d'État militaire dans le pays. La répression qui s'ensuivait n'égalait pas encore celle que le pays allait connaître à partir de 1976, mais des événements dramatiques frappaient déjà le pays.